

Quarante ans après le grisou, Liévin se souvient

[HAYDÉE SABÉLAN ENVOYÉE SPÉCIALE À LIÉVIN \(PAS-DE-CALAIS\)](#) 26 DÉCEMBRE 2014 À 20:06



Jean Latosi tient dans sa main une photo de lui lorsqu'il était mineur, le 24 décembre 2014. (Photo Aimée Thirion)

REPORTAGE

27 décembre 1974 : une explosion fait 42 morts dans une mine du Pas-de-Calais. Des proches de victimes témoignent, à l'occasion des commémorations.

L'horloge de l'église du quartier Saint-Amé de Liévin (Pas-de-Calais) ne marche plus. Elle est arrêtée à 6 h 19, en souvenir d'un coup de grisou meurtrier à cette heure-là, il y a quarante ans. Le 27 décembre 1974, une explosion jamais expliquée a fait 42 morts et 8 blessés à 700 mètres sous terre, laissant 40 veuves et 116 orphelins. *«J'ai reçu un coup de téléphone au bureau»,* raconte André Verez, 23 ans à l'époque, fils d'André Verez, un des huit blessés *«"Il y a eu un accident. Votre père est hospitalisé à Lens", point final. En principe, il y a un mot pour rassurer, là, rien»,* poursuit le fils du rescapé. *«Quand j'ai écouté la radio dans la voiture, j'ai compris. J'ai eu peur.»* A l'hôpital, il découvre le visage boursoufflé, imprégné de poussières de charbon, de son père. Ses doigts *«palmés, soudés par la chaleur»,* et ses mains comme deux gants de boxe. *«Il portait un gros pull, ça a protégé son torse. La peau de son visage a subi huit opérations, pour désincruster les poussières. Elle est devenue rosée.»*

André Verez père, aujourd'hui mort de la silicose, avait raconté l'accident à Jean-Paul Victor, pour le documentaire *le Secret des grilles*, sorti en 2004. On le voit, le visage rose, le sourcil rare, les mains comme recouvertes d'une peau en papier de soie. Il raconte en patois. *«Le coup est parti. J'ai dit à mon camarade : "Qui est-ce qui tape à cette heure-ci ?"»* Une seconde après, un souffle de poussières enflammées les envahit. Le souffle ferme une porte sur un autre collègue, ce qui le protège. C'est lui qui éteint le feu sur André Verez et son camarade.

Le rescapé continue : *«Plus de cheveux, plus de sourcils, plus de paupières, le derrière brûlé. J'ai pris mon camarat' Émile Hanon par le bras, et je l'ai reconduit jusqu'au puits.»* Il n'a plus jamais travaillé au fond.

Françoise Obert avait 28 ans et trois enfants de 3 à 10 ans. Elle s'apprêtait à sortir, vers 8 heures. *«Ma voisine m'a dit de ne pas partir, qu'il y avait eu une catastrophe. Je me suis d'abord dit que c'était n'importe quoi. Puis je suis allée voir, on habitait à 500 mètres de la fosse. Il y avait déjà un attroupement. J'ai fait des allers retours toute la journée sans nouvelles. Et puis le soir, on m'a dit : "Repartez, il va remonter." Je suis rentrée faire du café. Je me disais qu'il remonterait vivant. Dans ces cas-là, on est égoïste, on pense qu'à nous. Et un garde des mines est arrivé pour me dire la nouvelle.»* Les gardes des mines étaient ce service d'ordre, sorte de police interne, qui surveillait les

mineurs et mettait des contraventions aux épouses qui ne nettoyaient pas le «ruisseau» devant chez elles.

Françoise Obert reçoit ensuite la paie amputée de trois jours, pour *«absence sans garantie»* de son mari, Henri. C'est-à-dire absence non justifiée, dans les jours qui ont terminé le mois. *«C'est traumatisant. Vous vous dites : "Il est dans son cercueil, comment pouvait-il aller travailler ?"»* Certaines veuves ont *«même eu les bleus de travail et les outils de leur mari facturés»*.

Après un élan de solidarité nationale, les veuves ont reçu 32 000 francs chacune (24 333 euros d'aujourd'hui en tenant compte de l'érosion monétaire), et se sont vues accoler l'étiquette de *«veuves joyeuses»* par la rumeur populaire. Françoise Obert aurait voulu que *«la faute inexcusable de l'employeur»* soit reconnue à Liévin. Seul un ingénieur, Augustin Coquidé, a été condamné à 10 000 francs d'amende, payant pour les Houillères.

«Devenir fou». Jean Latosi est électromécanicien. Il vient de fabriquer une maquette de la fosse 9, qui a laissé place au Louvre-Lens. Ce jour-là, il prenait son poste un peu plus tard dans la matinée. Il a passé la journée à transporter des corps. *«Leurs cheveux avaient frisé, leurs bleus de travail s'étaient consumés, les corps étaient recouverts d'une sorte de croûte noire, ce qui fait qu'on pouvait passer plusieurs fois devant sans les voir. Je l'ai fait parce qu'il fallait le faire. J'ai mis deux ans à m'en remettre. A l'époque, il n'y avait pas de cellule de soutien psychologique.»* Devant le juge d'instruction, quelques jours plus tard, Jules Delille, un autre rescapé - cité par l'historienne Marion Fontaine, auteur de *Fin d'un monde ouvrier, Liévin 1974* - implore : *«Je vous demande de ne jamais me demander d'aller sur les lieux de la catastrophe pour quelque enquête que ce soit, car je ne pourrais pas le supporter. Je ne veux pas devenir fou.»* André Verez père ajoutait, cité sur Liévin.fr : *«Je suis devenu un "petit homme" au physique comme au moral. Je suis malade sans arrêt ; du moral, n'en parlons pas : je n'ai que des idées noires.»*

Exposition. Une veuve s'est suicidée, des enfants de victimes aussi. Liévin est la catastrophe la plus meurtrière en France après 1906. A l'époque, la Compagnie de Courrières avait laissé périr 1 099 hommes et enfants à Méricourt, à 8 kilomètres de là, et des rues entières s'étaient trouvées sans hommes. Il y a deux commémorations cette année, un *«in»* et un *«off»*. Celle, officielle, de la mairie socialiste de Liévin, à la mémoire des mineurs tombés en quelque sorte au champ d'honneur, et qui ont *«contribué à faire de la France la cinquième puissance économique du monde»*. Et puis celle des héritiers des maoïstes de l'époque, et du *Libé* de 1974, qui sous la plume de Serge July, entre autres, a chroniqué avec rage la catastrophe, l'enquête avortée du *«petit juge»* Henri Pascal et remis en question *«les nécessités du rendement qui*

*prennent le pas sur la sécurité», dans une mine où les ouvriers étaient payés à la tâche. Au Lieu autogéré (LAG), antre de l'extrême gauche de Liévin, une exposition des journaux de l'époque - *la Voix du Nord*, *Nord-Matin* (socialiste), *Liberté* (communiste) et *Libération* - raconte une nouvelle conscience qui émerge autour d'une commission populaire d'enquête et d'un tribunal populaire symbolique pour juger les Houillères nationales, donc l'Etat. Des pages pour retrouver la mémoire de l'époque.*

La mairie de Liévin, propose, entre autres, une exposition de photos de l'enterrement, et des pages du livre de condoléances. Dans les deux expos, presque la même photo de la foule, qui assiste à l'enterrement en présence de Jacques Chirac - Premier ministre qui promet à la tribune que *«toute la lumière»* serait faite -, portant une banderole réclamant : *«Il n'y a pas de fatalité, nous voulons la vérité.»* A Saint-Amé, en concurrence au monument officiel d'hommage aux victimes, une petite plaque rend hommage *«aux 42 mineurs envoyés à la mort»*.

Outre des expos, film, conférences depuis un mois, une brochure intitulée *«Paroles de 74»*, la mairie va commémorer dès 6 heures ce matin, avec coup de canon, et sirène ; des enfants vont porter les portraits des 42 mineurs. Gilles Defacque, comédien du Prato, à Lille, va lire un poème d'Aragon, *Enfer-les-mines*. Puis, avec l'association En avant toute, un défilé *«poétique»* associe l'harmonie municipale pour *la Marche funèbre* et *le Temps des cerises*, avec comédiens et acrobates.

Les enfants prenant de plus en plus les terrils pour des montagnes, les associations *«les Gueules noires»* et *«27 décembre 1974»*, sont allées depuis deux ans dans les écoles parler aux enfants du métier de leurs grands-pères, et arrière-grands-pères. Une autre mémoire se substitue dans une ville où le chômage est à 25% : la nostalgie de l'époque où la mine donnait le travail, la maison, le charbon, la médecine. André Verez fils, qui a fait une carrière de cadre administratif, corrige : *«Mon père n'a jamais souhaité que ses fils aillent à la mine. On disait "si t'apprends pas bien à l'école, t'iras al'fosse". Mon grand-père est mort de la silicose à 54 ans. Il fallait sans arrêt ouvrir les fenêtres parce qu'il manquait d'air. Mon père ne souhaitait pas être mineur. Enfant, j'avais une maladie qui nécessitait que le médecin vienne deux fois par jour. C'était cher. La solution, c'était de travailler à la mine. Si je suis là, c'est grâce à lui, à son courage. Pas grâce à la mine.»* Françoise Obert se souvient que *«les mineurs disaient qu'ils faisaient un métier de bagnards»*.

Photos Aimée Thirion

Haydée SABÉLAN Envoyée spéciale à Liévin (Pas-de-Calais)